

armées

d'aujourd'hui

**FEMMES MILITAIRES ET
FEMMES DE MILITAIRES**



REVUE DES FORCES ARMÉES FRANÇAISES

« Rien ne saurait être bien fait qu'il n'y entre de la passion ».

armées

d'aujourd'hui

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2 (AOUT 1975)

Objectifs de la revue :

- constituer un des moyens d'expression du ministre de la Défense...
- être le support normal de la pensée militaire des différents échelons du commandement,
- dispenser à l'intention des cadres une information générale sur les grands problèmes nationaux,
- offrir une tribune aux cadres officiers ou civils relevant du ministre de la Défense (L.M. 3131/DEF/CAB/SIRPA/CS du 14 mai 1975).

En l'honneur de l'année de la femme, Armées d'aujourd'hui a décidé de consacrer les dossiers du présent numéro aux femmes militaires et aux femmes de militaires.



Page 44
RIEN NE SAURAIT ÊTRE BIEN FAIT QU'IL N'Y ENTRE DE LA PASSION.
Médecin colonel de l'armée de l'air, pilote d'hélicoptère parachutiste, Valérie André nous parle de sa vocation.

Page 47 PILOTE D'ESSAI.

Est-ce un métier féminin ? Madame Jacqueline Auriol répond à cette question.

Assurer l'équilibre du foyer, l'éducation des enfants dans des conditions souvent difficiles, inhérentes à la vie militaire... femmes de militaires n'est-ce pas aussi une vocation ?

Page 49 QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES FEMMES DE GENDARMES.

Page 51 MON MARI EST MILITAIRE.

Page 59 LA VICTOIRE EST AU FÉMININ.
Dans les circonstances les plus tragiques de notre histoire, la femme a su dominer les événements. Madame Marie-Madeleine Fourcade nous entraîne sur les pas des femmes en lutte contre l'occupant.

La maquette de couverture est due à Michel Etienne, la photographie ci-contre à Jean-Pierre Dujols, le poème à Jean Marias.

- 5 Sommaire.
- 6 Éditorial.

ACTUALITÉ

- 7 Les événements.
- 9 Les conséquences de la réouverture du canal de Suez.
- 11 Sous-officiers en 1975.
- 13 Conférence de presse du ministre.
- 15 Images du 14 Juillet.
- 17 Lu dans les livres.

PROBLÈMES MILITAIRES

- 20 Les grandes mutations de l'aviation de chasse.
- 25 Du côté de l'armée U.S.
- 28 Avoir l'équipement de nos missions.
- 32 Du P.H. 75 au P.A. nucléaire ?
- 34 Un ballon d'oxygène pour la gendarmerie.

OPINIONS

- 37 Vers les étoiles.
- 39 La non-bataille.
- 41 Réponse à la non-bataille.

DOSSIERS

- 44 Rien ne saurait être bien fait qu'il n'y entre de la passion. Entretien avec le médecin en chef Valérie André.
- 47 Pilote d'essai. Interview de madame Jacqueline Auriol.
- 49 Quelques réflexions sur les femmes de gendarmes.
- 51 Mon mari est militaire.
- 53 Les femmes et la mer.
- 56 L'armée de l'air à l'heure de la femme.
- 59 La victoire est au féminin, par madame Marie-Madeleine Fourcade.

CHRONIQUES DES ARMÉES

- 63 Trente ans de publications militaires.
- 65 Chroniques Marine.
- 66 Courrier des lecteurs.

Vers les étoiles

Verrons-nous un jour, dans l'armée de terre, une femme arborer les étoiles de général ? Quand ?

Nul ne peut nier qu'aux moments les plus difficiles de son histoire, la France n'eut à apprécier la présence de ses femmes dans l'armée. Jusqu'au XVII^e siècle, certaines se comportèrent en héroïnes, portant les armes, dirigeant même des batailles. Mais il ne s'agissait que de cas isolés, provoqués par des motifs très particuliers. Lorsque l'armée se structura réellement et devint une « affaire d'hommes », seules les vivandières, puis les cantinières subsisteront. Il faudra attendre les conflits mondiaux du XX^e siècle pour que de véritables unités féminines se constituent, civiles d'abord, puis militaires avec la guerre 1939-1945.

Auxiliaires féminines, personnels féminins, enfin officiers et sous-officiers depuis 1973, soit en fait, militaires de carrière à part entière. Ce changement correspond à une évolution de la place faite à la femme dans l'armée sur le plan statutaire. Mais peut-on vraiment parler de « féminisation » dans l'armée de terre ?

Nécessité et valeur

C'est par nécessité, en temps de guerre, que les femmes ont été amenées à figurer dans les rangs de l'armée. Pour assumer les tâches ingrates de « l'après-bataille », elles seules, pouvaient faire preuve d'autant de courage, d'abnégation, de dévouement et surtout de douceur et de compréhension.

Encore par nécessité pour libérer des combattants dans les emplois pouvant être tenus par des femmes, surtout pendant la dernière guerre mondiale : conductrices, mécaniciennes, rédactrices, secrétaires, sténodactylos, chimistes, chiffreuses, télétypistes, standardistes, réceptionnistes, photo-

graphes, plantons, etc... Cette politique s'est d'ailleurs poursuivie durant les guerres d'Indochine et d'Algérie.

Toujours par nécessité, lorsqu'en temps de paix, il a fallu résorber le déficit important en personnels masculins sous-officiers. Par leur valeur personnelle, elles ont su s'imposer et se rendre indispensables : toujours disponibles, efficaces, dévouées, consciencieuses, bien souvent désintéressées.

Un bon niveau d'instruction leur a permis de rééquilibrer « sur le tas » leurs capacités professionnelles faussées par la faiblesse de leur formation militaire initiale.

Certaines ont pu obtenir un poste à responsabilités, par leur seule personnalité, à force de volonté et de ténacité, et non par leur place dans la hiérarchie des grades.

D'aujourd'hui à 1977

Par suite de l'insuffisance du recrutement masculin, de nombreux postes budgétaires de sous-officiers notamment, ne peuvent être honorés. Aussi, pour combler, au moins partiellement, ces vacances, le commandement a été amené à élaborer un plan dit de « féminisation », devant se terminer en 1977. Son but est de transformer 1 500 postes d'officiers et sous-officiers masculins en postes correspondants féminins.

Les effectifs des personnels féminins de l'armée de terre qui sont près de 5 700, soit seulement environ 1 % et 10 % de l'ensemble des officiers et sous-officiers masculins, atteindront plus de 6 000 en 1977. Est-ce vraiment la « féminisation » ?

En examinant le tableau ci-dessous, on constate que le sommet de la pyramide de la hiérarchie s'est élevé



de commandant à général, le nombre des grades les plus élevés sont en augmentation. Cette féminisation est-elle alors plus sensible dans le domaine des fonctions et spécialités offertes aux personnels féminins, au niveau des responsabilités en rapport avec leurs grades et qualifications ?

Postes budgétaires

45 % de l'effectif total du personnel militaire féminin sert dans le Service de l'état-major, 90 % comme secrétaires sténodactylos, secrétaires, chefs de secrétariat. Quelques-unes occupent des postes d'opératrices psychotechniques, de cryptographes et de secrétaires dessinatrices d'interprétation photo.

Le Service du recrutement qui n'emploie du personnel militaire féminin que depuis 1953 (20 % de l'effectif total) a rapidement reconnu sa valeur, lui confiant des fonctions de responsabilité en qualité de chef d'équipe et de chef de groupe d'équipes. Alors que les sous-officiers féminins ne représentent que 20 % environ de l'effectif total (civils et militaires) pour l'ensemble de certains bureaux de recrutement, près de 50 % se trouvent concentrés aux postes « sensibles », tels que le service de l'affectation et de la mécanographie. Postes demandant disponibilité, résistance physique, solidité des nerfs, outre une grande technicité.

Grades	1971	1975	1977
Général	—	—	1
Colonel	—	—	9
Lt-Colonel	—	8	15
Commandant	7	28	42
Capitaine	45	65	76
Lieutenant et sous-lieutenant ..	111	96	70
Adjudant-chef	254	755	1 145
Adjudant	657	1 083	1 373
Sergent-chef	1 257	1 687	1 328
Sergent	1 631	1 743	1 870
Elève	—	214	230
Total	4 658	5 679	6 159

Le service des transmissions a pu augmenter le nombre des personnels sous-officiers féminins, en incorporant lors du stage de septembre 1974, 90 candidates au lieu d'une quarantaine en moyenne dans le passé. Dans le même sens, ces personnels peuvent accéder à des emplois nouveaux de gestion des personnels et des matériels, de comptabilité, de chancellerie, et d'une façon plus générale, dans toutes les activités, y compris celles à caractère technique, où ces personnels sont en mesure de remplacer des sous-officiers masculins.

Les 5 % de l'effectif total du personnel militaire féminin affectés au Service du matériel sont en majorité plieuses et réparatrices de parachutes, peu sont secrétaires-comptables.

Il ne faut pas oublier que 57 sous-officiers féminins de différentes spécialités assurent avec leurs camarades des armées de l'air et de mer l'encadrement de l'Ecole interarmées du personnel militaire féminin à Caen. Ces jeunes femmes mènent à bien cette lourde charge avec dévouement et compétence, malgré le manque de formation pédagogique. Si le terme « féminisation » peut s'employer timidement au niveau des sous-officiers, il semble que le problème reste entier pour les officiers. Hormis les 13 officiers féminins affectés à l'EIPMF-Caen, la masse des personnels occupe des postes de rédactrices.

Les personnels promus « lieutenant-colonel » ont conservé leurs attributions de « commandant », voire de « capitaine » ; les nouveaux « commandant » assument toujours leurs précédentes responsabilités d'officiers subalternes, et quelquefois de sous-officiers supérieurs.

S'il paraît irréalisable de confier un corps de troupe à une femme, il semble que tous les postes non-combattants pourraient leur être ouverts,

sans pour cela perdre de vue, bien sûr, la finalité de l'armée et le caractère essentiellement masculin que doit conserver cette institution. Rien ne s'oppose à ce que les postes d'enseignants dans les écoles, d'officiers adjoints, d'officiers conseils, de chancelliers, de gestions financières, par exemple, soient plus largement attribués aux personnels officiers féminins. Il est étonnant de constater que le Service de l'intendance, soit encore non accessible aux femmes, alors qu'il semble le mieux correspondre, par définition même, à leurs capacités et aspirations.

Statut et promotion

Il faut reconnaître que bien souvent, la femme craint les responsabilités, cependant, comme le déclarait madame Françoise Giroud, Secrétaire d'état à la condition féminine, lors d'une de ses conférences de presse : « La promotion, c'est toujours la compétition. Le but n'est pas d'y pousser les femmes. Mais de permettre à celles qui en ont le goût, d'y participer avec des chances égales à celles des hommes à la mesure de leurs capacités. »

Il a fallu attendre 1973 pour que la femme dans l'armée puisse espérer un déroulement de carrière similaire à celui d'un homme. Ainsi, un officier féminin, recruté sur titres à 24 ans, passait 2^e classe (lieutenant) à 26 ans, puis 1^{re} classe (capitaine) à... 42 ans, pour terminer, au mieux, hors-classe (commandant) à 52 ans. Grâce au statut du 23 mars 1973, également lieutenant à 26 ans, elle sera capitaine à 32 ans, commandant à 40 ans, lieutenant-colonel à 50 ans et colonel à 55 ans.

La « féminisation » ne peut donc se faire tout au moins pendant quelques années — qu'avec le maintien de

ce dernier statut dit « particulier » et qui devrait le rester, car les chances ne sauraient être égales entre hommes et femmes du fait :

- de l'insuffisance de la formation de base, notamment pour les officiers,
- de l'éventail trop restreint des postes et des certificats de spécialités. Il est désolant de constater que sur 1.150 jeunes femmes titulaires du certificat technique n° 2 de « chancellerie », 35 seulement sont en poste. Bien souvent, un sous-officier gravira les différents échelons de sergent à adjudant-chef derrière la même machine à écrire...
- du non accès aux postes de combattant, aux temps de troupe et de commandement,
- qu'à poste égal et grade identique, le « passé » du personnel masculin jouera automatiquement en sa faveur — ce qui est d'ailleurs normal — par rapport au personnel féminin, lors du choix pour l'avancement au grade supérieur.

Maintenant que de nombreuses écoles sont ouvertes aux jeunes filles, telles l'Ecole polytechnique, les écoles du service de santé, l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, paraît-il incongru de souhaiter leur accès à la majorité des écoles militaires comme aux U.S.A. ? Ainsi, lorsque le problème sera résolu à la base, c'est sans ambiguïté qu'hommes et femmes pourront suivre une carrière parallèle et espérer une juste promotion avec des atouts identiques. Il sera alors peut-être possible que cette réelle « féminisation » permette de rayer du vocabulaire militaire « statut particulier », « personnels féminins ».

D'autre part, il serait opportun dans la conjoncture actuelle d'augmenter les effectifs féminins, les nombreuses demandes d'engagement permettent de faire un choix satisfaisant, d'autant plus que ces jeunes filles sont parfois très motivées pour servir dans les forces armées. Est-il nécessaire de signaler que sur environ 70 candidates, diplômées de l'enseignement supérieur au concours de 1974, pour le recrutement d'élèves-officiers, une dizaine à peine ont été admises ? Il ne faut pas décevoir les espoirs des « anciennes », ni décourager la bonne volonté, un certain idéal et l'amour de l'armée des jeunes « postulantes ».



Lieutenant
Jeannine Jules

"Rien ne saurait être bien fait qu'il n'y entre de la passion"

(Entretien avec le médecin en chef Valérie André)

Médecin-colonel et pilote de l'armée de l'air, Valérie André a débuté sa carrière militaire en 1948. Brevetée parachutiste et pilote d'hélicoptère, elle a effectué deux séjours en Extrême-Orient et assuré 120 missions de guerre en qualité de pilote ainsi que l'évacuation de 165 blessés.

Après un séjour au centre d'essai en vol à Brétigny où elle obtient son brevet de pilote d'avion, elle part pour l'Algérie où elle effectue 365 missions comme pilote sur tous types d'hélicoptères. Nommé médecin-colonel en 1970, elle assure actuellement les fonctions de médecin conseiller technique du commandement du transport aérien militaire à Villacoublay.

Commandeur de la Légion d'honneur, le médecin en chef Valérie André est titulaire de sept citations dont quatre à l'ordre de l'Armée.



Algérie 1959-1962 : médecin chef de la 23^e escadre d'hélicoptères et premier pilote.



Question : Mon colonel, vous êtes à la fois médecin et colonel de l'armée de l'air, qu'est-ce qui vous a attirée vers le métier des armes ?

Réponse : Je suis venue à l'armée peut-être par esprit d'aventure. J'étais, jeune médecin, diplômée de la faculté de médecine de Paris lorsque le corps expéditionnaire d'Extrême-Orient recherchait des volontaires pour renforcer les effectifs du Service de santé. Or à ce moment-là, déjà brevetée parachutiste, la perspective de faire partie d'une antenne chirurgicale m'enthousiasmait, il n'en fallut pas davantage pour me décider à contracter un engagement pour l'Indochine.

Q. : C'était en quelle année ?

R. : J'ai quitté la France en décembre 1948. Au cours de mon premier séjour en Extrême-Orient, mon activité s'est exercée principalement dans les formations hospitalières, notamment à l'hôpital Coste à Saïgon où j'assurais la fonction d'assistant du neuro-chirurgien, le professeur Carayon, sans négliger cependant d'accomplir mes « sauts d'entretien ».

Q. : Et les hélicoptères ?

Cochinchine 1951 : déploiement de l'antenne chirurgicale après le saut.

R. : C'est en 1950 que les deux premiers hélicoptères sont arrivés en Indochine sous l'impulsion du médecin général Robert, directeur du Service de santé des forces terrestres en Extrême-Orient.

Ces engins merveilleux m'ont tout de suite convaincue de leur utilité dans le domaine sanitaire et je posai ma candidature en vue d'être admise à les piloter. J'ai donc été envoyée en France pour effectuer un stage sur hélicoptère et j'en suis revenue brevetée pilote. Durant mon deuxième séjour, j'ai exercé en qualité de médecin et de pilote.

Q. : Mon colonel, vous êtes à la fois médecin et pilote, qu'est-ce qui a le plus d'importance pour vous, la profession de médecin ou celle de pilote ?

R. : Alors là, je dois dire que les événements m'ont favorisée puisqu'il m'a été donné de mener de front deux métiers que je peux qualifier de passionnels.

J'ai toujours été attirée par l'aviation, j'ai appris à piloter à l'âge de 16 ans et, toute petite, j'annonçais à mon entourage que je deviendrais médecin.

Q. : Pensez-vous que la vie d'une femme militaire soit compatible avec une vie familiale normale ?

R. : Moi, je pense que tout est une question de vocation. Au départ, il



1952-1953 : chef de la section hélicoptère du Tonkin.

faut savoir ce que l'on veut, et dites-vous bien que, pour certaines femmes comme pour la plupart des hommes, la profession a beaucoup d'importance et passe parfois avant le reste. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'une femme ne soit pas capable d'exercer une profession très prenante et d'avoir une vie familiale. C'est, avant tout, une affaire d'organisation. A l'heure actuelle cela est possible, car on admet bien plus volontiers que

des femmes accèdent à des professions autrefois réservées aux hommes, ce qui n'était pas tellement le cas voici quelques années. Pour conquérir sa place dans une profession de ce type, il fallait vraiment s'accrocher et, la plupart du temps, il était nécessaire de faire mieux que beaucoup d'hommes pour s'imposer.

Q. : Vous croyez donc que les deux sont compatibles ?

R. : Ce que j'ai dit, je le pense profondément. Autrefois, on séparait les hommes des femmes au sein de la famille au-dessus de laquelle planait l'autorité du mari, les femmes étant trop souvent confinées dans leur rôle traditionnel d'épouses et de mères qui ne devaient pas exercer d'autre métier. Elles n'avaient pas le choix, maintenant, elles peuvent choisir leur style de vie et accéder à presque toutes les professions.

Q. : Et les enfants ? cela ne pose-t-il pas un problème ?

R. : Je vous l'ai dit, c'est une question d'organisation et vous avez des spécialistes qui s'occupent des enfants aussi bien que beaucoup de mamans. Vous choquerai-je en disant que le côté affectif c'est très très important, mais vraiment, croyez-vous qu'au niveau du tout petit enfant, la mère ne puisse partager avec une personne qui serait la gouvernante ? Et dans les crèches, ne pensez-vous pas que l'on rencontre des personnes compétentes et dévouées ?

Q. : Mais si, je crois qu'il y a des gens très compétents qui s'occupent des tout-petits ; mais l'enfant ne se sentira-t-il pas frustré ?

R. : J'ai toujours été frappée de voir autour de moi combien les en-

Algérie 1959 : retour de mission sur Sikorsky H 34.



fants qui ont une mère qui travaille la respectent pour les efforts qu'elle fait ; je n'ai pas remarqué qu'ils l'aimaient moins pour cela.

Q. : Vous savez, mon colonel, que l'armée de l'air, en particulier, a une politique de féminisation importante. Les femmes sont formées dans des spécialités jusqu'ici exclusivement masculines et, bientôt, l'on aura aussi les premières femmes mécaniciens. Qu'en pensez-vous ?

R. : Je trouve que c'est tout à fait naturel. Autrefois, l'avenir des femmes dans l'armée était très limité. Elles faisaient partie d'un corps auxiliaire et n'étaient, au plan statutaire, ni officiers ni sous-officiers à part entière.

C'est en 1953 seulement que la première grande école militaire, à savoir l'école du service de santé de Lyon, a ouvert ses portes aux femmes sous l'égide de monsieur René Pleven alors ministre de la Défense nationale. Une trentaine de candidats médecins et pharmaciens féminins furent recrutés à cette époque et occupent actuellement divers postes dont celui de chef de service à l'hôpital du Val-de-Grâce. D'autres écoles ont suivi dont la plus



prestigieuse a permis à une jeune fille une entrée triomphale en qualité de major.

Dorénavant, les femmes désirant faire carrière peuvent très bien s'orienter vers l'armée puisqu'elles ont la possibilité d'accéder au grade de général, alors qu'auparavant elles étaient bloquées par assimilation à celui de capitaine ou, à titre exceptionnel, à l'échelon hors classe correspondant au grade de commandant. Il est bien évident que les grades vont de pair avec les responsabilités, ce qui motive énormément les femmes... comme les hommes.

Mais pour en revenir à l'armée de l'air et à sa politique d'ouverture de

Quelque part au Sahara en 1961 : dernières instructions avant l'envol.

nouvelles spécialités aux femmes, je vous confie mon espoir que sous peu l'école de l'air reçoive dans ses rangs des élèves pilotes féminins.

Q. : Il n'y a plus tellement d'aventure dans l'armée maintenant ; on est un peu enfermé dans l'hexagone. Qu'est-ce qui peut donc attirer les femmes ?

R. : Les motivations féminines sont les mêmes que les masculines, je ne pense pas qu'elles soient autres. Un sentiment d'entrer dans un corps solidaire et dynamique, tout de loyauté et de courage, c'est le sentiment qui pourrait les guider.

Q. : Comment vous sentez-vous intégrée dans l'armée de l'air ?

R. : Depuis le temps que je suis dans l'armée de l'air, c'est ma grande famille, je m'y sens parfaitement bien.

Q. : Et les mouvements d'émancipation féminine ?

R. : Les excès en toutes choses sont nuisibles, mais il faut bien le reconnaître, dans beaucoup de milieux les femmes ont été malmenées et sacrifiées. Dans maints pays, même à l'heure actuelle, les femmes sont dominées par les hommes. C'est sans doute ce qui explique ces élans féminins.

Q. : Vous ne faites pas partie du M.L.F. ?

R. : Je ne fais pas partie du M.L.F. parce que me sens tout à fait libérée ; mais il y a des femmes qui ne le sont pas et dont la vie est un rude calvaire. Pour elles, le M.L.F. représente beaucoup d'espoir.

L'émancipation, et celle des femmes en particulier, ne progresse pas de la même manière à travers le monde ; mais l'extension du développement entraînera l'abolition des préjugés ségrégatifs de toute sorte. Il faudra du temps et de la patience. J'ai très confiance en l'avenir.

(Propos recueillis par le commandant (air) C. Legrand.)

Aux commandes d'un hélicoptère. (Photos auteur).





TÉMOIGNAGES

Pilote d'essai

(Interview de madame Jacqueline Auriol)

par le lieutenant Jeanine Jules

Ce rêve, devenu sa raison d'être après son terrible accident, madame Jacqueline Auriol l'a réalisé à 35 ans après des années de travail, de volonté, de courage physique et moral. Il serait fastidieux d'énumérer ses records. En douze ans, elle a été cinq fois "La femme la plus rapide du monde". Officier de la Légion d'honneur, elle a reçu trois fois la plus grande distinction américaine pour l'exploit aéronautique de l'année - le Harmon Trophy.

Elle a bien voulu répondre à quelques-unes de nos questions.

Comment êtes-vous venue à l'aviation? Est-ce le hasard ou la vocation?

C'est tout à fait différent. Pour moi, c'était dans la forme des choses que j'aimais. Cela a commencé comme un sport, mais un sport viril comme faire du cheval ou du ski. Sport que l'on pratique face à soi-même. C'est aussi pour m'écarter de la vie de l'Élysée que j'ai voulu apprendre à piloter. Lorsque j'allais la première fois sur le petit aérodrome de Saint-Cyr, l'aviation n'avait pas encore suscité en moi une véritable vocation. Les « avions » ne me semblaient présenter qu'un intérêt réduit. Puis un jour quelque chose changea. Un déclic... Tout à coup, j'ai senti qu'un accord s'était établi entre la machine dans son élément et l'élève pilote que j'étais.

C'était une sensation très agréable, je sentais que je pouvais dominer la machine, encore rétive, qu'à ce jeu,

qu'à ce sport, je pouvais devenir « bonne ». J'obtenais mon brevet du 1^{er} degré en mars 1948. Aussitôt, j'entreprenais mon entraînement pour obtenir celui du second degré.

Vous avez été plus loin : la voltige. Pourquoi ?

Je passais de plus en plus de temps sur le terrain pour préparer ce brevet. J'appréciais la compagnie des gens que j'y rencontrais. Non seulement des pilotes, mais tous les hommes qui travaillaient me passionnaient, quelle que fût leur fonction. Leur vie était saine et simple. J'étais gagnée par le « virus ». J'avais enfin trouvé l'évasion ! Je voulais acquérir, sinon l'admiration du moins le respect d'un tout autre type d'hommes que celui que j'avais côtoyé jusqu'à ce jour. Je voulais me prouver à moi-même que j'étais capable de réussir toute seule cette chose que peu d'hommes (et

A ses débuts sur un appareil biplan « Stamp ».

encore moins de femmes) accomplissent : la voltige. Dès mon premier « vol d'information » en juin 1948 avec l'admirable Guillaume, j'ai été ivre de joie. C'était tout simplement merveilleux ! Ce vol m'ouvrait un monde nouveau. Je répétais toujours comme une litanie : c'est merveilleux !...

Tout ce que j'avais fait jusque-là — et dont j'étais pourtant assez fière — n'existait plus à côté de l'aisance souveraine de Guillaume. Cette maîtrise de l'air allait devenir mon nouveau but, et j'étais plus que jamais décidée à l'obtenir.

Le 4 juillet 1949, à 31 ans, je participais à un meeting à Auxerre. Ce jour-là, j'ai vraiment connu le bonheur. Je venais d'accomplir quelque chose, j'étais devenue quelqu'un, non plus parce que j'étais la belle-fille du président de la République, mais parce que j'avais travaillé dur. Je m'étais faite, toute seule, une petite place dans cet air où j'aimais tant voler.

Cela ne vous a pas suffi. Vous êtes devenue pilote professionnel après cet accident stupide qui avait détruit votre beauté. Par quel miracle ?

Le 11 juillet 1949, je volais dans la joie et dans le soleil, puis ce fut le choc immense, incroyable. Je n'avais plus de visage. Je réalisais que « la plus belle femme de Paris », comme l'écrivaient bêtement les journaux, était devenue un « gueule cassée ». Et dans l'ambulance qui me conduisait à la clinique, j'ai dit, paraît-il, sans cesse répété, dans ma demi-conscience : « Est-ce que je vais pouvoir voler bientôt ? ». Une espèce d'idée fixe s'était déclenchée en moi pour me tirer du gouffre. Vivre et voler : ce double but devait me permettre de triompher de cette lutte de 18 mois contre la souffrance et le découragement. Vivre pour voler... Ce dernier mot avait pris pour moi un sens plus précis qu'autrefois. Il me fallait devenir pilote professionnel. Désormais, l'aviation et moi, nous étions en compte. A vrai dire, je ne pensais pas encore à devenir pilote d'essai. L'aviation m'avait d'abord apporté beaucoup en me permettant d'échapper à une vie officielle insupportable, et même une vie tout court, qui n'était pas assez chargée de sens. Et soudain, elle m'avait pris mon visage : les avions avaient une dette envers moi. La seule façon de leur faire payer c'était de parvenir à les dominer complètement et puis, il me fallait me prouver que j'étais forte... le prouver à tous et d'abord à moi-même. Entre les interventions chirurg-

(Photos E.C.P.A.).

gicales, je travaillais d'arrache-pied. J'ai été terriblement aidée, même par la famille. Ils ont compris qu'il fallait que je réalise quelque chose de spectaculaire : une performance frappante, même si elle restait modeste, du fait que j'étais une femme. Je battais ainsi, en 1951, un record de vitesse sur 100 km sur circuit fermé, record qui était détenu depuis 1947 par l'Américaine Jacqueline Cochrane,

probablement touchés par ma ténacité. Je transformais ma chambre en cellule de couvent. Je fus reçue à l'examen avec un classement honorable... J'étais fière. J'étais maintenant pilote d'essai, seule pilote d'essai femme au monde ! J'avais enfin retrouvé ma place dans la vie. Je retrouvais les occupations de toutes les autres femmes : l'éducation de mes fils.



devenue mon amie. J'étais la première à battre ce record avec un Vampire à réaction.

Vous êtes alors devenue pilote d'essai. Comment s'est réalisée cette nouvelle étape ?

Cette performance me permettait d'obtenir la licence de pilote militaire. Mais ni le record, ni cette dernière licence (ni à plus forte raison celles de tourisme et d'hélicoptères que j'avais passées aux USA) ne suffisaient à me faire admettre au « Centre d'essais en vol » de Brétigny, même en tant que pilote de servitude.

Après avoir obtenu mon brevet de monitrice, j'étais enfin admise mais simplement comme « pilote détaché de l'aviation légère ». Sans doute avais-je un pied déjà dans le C.E.V. mais l'espoir de devenir un de ses pilotes d'essai devait rester longtemps pour moi très faible, même irréalisable. Il me fallait du temps, du travail, de la volonté et beaucoup de patience. Au bout d'un certain temps, je fus enfin admise comme pilote en titre. Mais à 35 ans, j'étais obligée de retourner à l'école pour suivre la filière des pilotes d'essai. Réussir l'examen d'entrée à l'école de Brétigny. Réussir, ensuite, une année plus tard, l'examen de sortie. Nous étions neuf : une femme, huit hommes. J'ai réussi grâce à l'aide de mes camarades

Avec Raymond Guillaume, après le premier record sur le « Vampire ».

Retour d'un essai sur « Mirage III ».



En effet, avec une telle carrière, il paraît difficile d'avoir une vie de famille. Est-ce vraiment incompatible ?

Après mon accident, je ne voulais voir personne, en dehors de ma famille, et pas même mes enfants. J'étais déchirée. Je ne pourrais les embrasser avant bien longtemps. J'étais absolument décidée à ne pas les voir avant de retrouver figure humaine. L'idée que mes garçons, qui venaient de quitter une jolie maman, pleine de santé, allaient retrouver une loque défigurée, m'était physiquement insupportable.

Je devais les apercevoir, sans qu'ils me vissent vraiment bien, près d'un an plus tard. Ce n'est que l'année suivante, après de nombreuses opérations qui ont fait de mon visage ce qu'il est aujourd'hui, que nous nous sommes enfin retrouvés.

Quant à ma vie de pilote d'essai, elle était très régulière sans sortie, et sans cocktail... Je partais le matin en même temps que mes enfants pour arriver à mon « bureau » à 8 h 30 que je quittais vers 17 heures...

Cette carrière est-elle à conseiller à une jeune fille, malgré la régularité de cette vie de « fonctionnaire » ?

Beaucoup viennent me voir. Je favorise leur vocation, d'autant plus que maintenant il est possible de suivre la voie normale pour être pilote d'essai : l'ENAC a ouvert ses portes aux jeunes filles. En passant par cette école, elles ont plus de possibilités que je n'en avais. Ce n'est pas simple, mais pour un garçon non plus !

Ma carrière est tout à fait exceptionnelle, comme ma position à l'époque : belle-fille du président de la République, me casser comme je me suis cassée et m'en sortir non seulement vivante mais « apte » à la visite médicale. C'était très exceptionnel.

J'ai eu beaucoup de chance bien que, pour une jolie femme, il soit insupportable de perdre son visage.

Les hommes. Comment se sont-ils comportés vis-à-vis de vous ?

J'ai été servie par mon accident, je crois. Les hommes ont été sensibles au fait que malgré tout, j'ai volé, j'ai eu le courage d'aller toujours plus loin. De plus, ils se rendaient compte que je prenais mon travail au sérieux. J'étais traitée sur un pied d'égalité totale avec mes camarades hommes dans le domaine des punitions. J'en ai eu ma part, la plus pénible étant évidemment la mise à pied, l'interdiction de voler pendant quelques jours. Il y a toujours eu avec mes camarades des relations de véritable amitié, ils me considéraient comme l'un des leurs.

Cette vie dure exaltante ne vous laisse-t-elle pas quelque nostalgie du passé ?

Pas du tout. Il faut mettre de la passion dans tout ce que l'on fait. La mienne s'est portée des avions à tout autre chose. Je ne pilote plus du tout : j'ai connu de trop beaux avions. J'ai désormais une vie moins rude, plus flatteuse aussi et qui apparaît plus conforme à ma condition de femme. Le passé : c'est un souvenir merveilleux ! Ce métier m'a donné le bonheur, j'avais l'impression d'un miracle permanent.

Quelques réflexions sur les femmes de gendarmes

(réflexions recueillies et commentées par le colonel Jacques Boyé)

Elles sont 64.000. Elles vivent dans des casernes sans être militaires. Elles sont mariées à des militaires dont la tâche est pourtant aux trois quarts civile. Ce sont les femmes de gendarmes.

Bien sûr, comme toutes les autres femmes, elles s'occupent de leur foyer, de leur mari, de leurs enfants. Comme toutes les femmes de militaires, elles connaissent les aléas des mutations, les déménagements répétés, les changements d'école qui perturbent les études.

Mais la vie qu'elles mènent n'est pas tout à fait celle des autres. D'abord parce qu'elles sont les épouses des représentants de la loi, et qu'à ce titre elles perdent leur anonymat et sont astreintes à certains devoirs. Ensuite, parce qu'elles sont tenues de vivre en collectivité, ce qui présente bien des avantages mais les soumet aussi à une discipline. Enfin, parce qu'elles sont, de ce fait, intimement mêlées à la vie professionnelle de leur mari et de l'unité dans laquelle il sert, et qu'elles en ressentent plus intensément les servitudes.

Ces maris, on les connaît en général assez bien, sans trop savoir d'ailleurs qu'ils appartiennent à la même grande famille de la gendarmerie : gendarmes à galon blanc des brigades de la gendarmerie départementale, de la gendarmerie des transports aériens, des prévôtés aux armées, anges de la route des unités motorisées, gendarmes à galon doré des pelotons et escadrons de gendarmerie mobile, gendarmes au casque à crinière, au shako à plumet ou pompon, au képi à galon rouge de la garde républicaine de Paris, gendarmes à casquette au large galon blanc de la gendarmerie de l'air ou doré de la gendarmerie maritime.

On connaît moins leurs épouses, sauf peut-être dans les campagnes.

Ces quelques lignes n'ont d'autre ambition que de vous les faire mieux connaître.

N.D.L.R. : Pour dresser un portrait aussi juste que possible des femmes de gendarmes, l'auteur a fait appel au concours de cinq groupes d'épouses d'officiers et sous-officiers de la gendarmerie.

Cinq « tables rondes » ont été ainsi organisées, à Romainville par des épouses du groupement de gendarmerie de la Seine-Saint-Denis, à Maisons-Alfort et à Melun par celles du 2^e groupement de gendarmerie mobile, enfin à Reims et à Châlons-sur-Marne au sein de la circonscription régionale de gendarmerie de Champagne.

Il remercie de leur aimable collaboration les soixante-seize compagnes de nos camarades qui ont accepté, avec le sourire, de l'aider dans son entreprise. Il réclame par avance leur indulgence pour sa traduction toute masculine de leurs réactions féminines.

Afin de sauvegarder au maximum l'authenticité de ces réactions, il a fait un large appel à des citations d'opinions émises au cours des débats, (en italique dans le texte).

Toutes les épouses de gendarmes participent intensément à la vie professionnelle de leur mari. Toutes connaissent l'impossibilité de faire des prévisions résultant de leur disponibilité permanente, l'attente du retour, voire l'inquiétude lorsqu'elles le savent exposé à des dangers. Car le gendarme, de par les missions de son

arme, est constamment opérationnel. Pour lui, pas de répit, pas de dimanches. Il doit pouvoir intervenir à tout instant sur un appel au secours ou un ordre d'engagement.

Toutes leurs épouses connaissent les mêmes épreuves, sauf celles dont les maris sont dans les états-majors où la vie est plus régulière sans être



« En répondant à la radio dans les postes d'outre-mer », madame Jacquier, épouse du commandant de la brigade de Hivaoua (Iles Marquises), participe à la vie professionnelle de son mari. (Photo Progrès de la Gendarmerie.)

toutefois exempte d'imprévu. Mais il faut néanmoins distinguer la vie des brigades de celle des escadrons, car les caractéristiques en sont très différentes.

La vie en brigade

Il faut une accoutumance à la vie irrégulière du ménage.

Ce qui paraît être l'obsession des femmes de gendarmes, c'est l'impossibilité de rien prévoir qui ne risque d'être remis en cause à tout moment lorsque le mari est de service. En dehors des 36 heures de repos hebdomadaire, rarement prises les samedis et dimanches, le mari est disponible 24 heures sur 24. Lorsqu'il s'absente, il doit donc faire savoir où il va, pour qu'on puisse le récupérer sans délai. La nuit, on désigne des premiers à marcher qui doivent bondir au moindre appel. Les autres, s'ils ne sont pas de repos, peuvent être appelés à intervenir à leur tour.

En fait, les maris sont à ce point pris par le service que, même les jours de repos, ils passent voir ce qu'il y a à la brigade. Ils attrapent tous le virus gendarmique. Pour nous, disent les épouses, la gendarmerie est une rivale.

L'alerte provoque le branle-bas dans la brigade, surtout si la sirène est sur le toit quand il s'agit d'un incendie. Quand le mari est réveillé la nuit, tout le monde est réveillé. Les femmes descendent dans l'escalier, où elles attendent les nouvelles auprès du planton à l'écoute de la radio.

Il arrive parfois que tous les hommes partent, dans le cas d'accidents importants ou d'interventions urgentes. Alors les femmes suppléent à

leur absence en répondant au téléphone, voire à la radio dans les postes d'outre-mer.

L'une d'elle raconte : Avec mon mari nous étions en Algérie. Un jour, le poste de la brigade a été attaqué, alors que tous les hommes étaient partis en patrouille, à l'exception d'un seul resté au fusil mitrailleur sur le toit. Le téléphone a sonné. J'ai décroché, c'était le capitaine qui demandait des nouvelles. Je lui ai dit qu'on était attaqué mais que tout le monde était calme. Quelle époque ! On dormait avec la mitrailleuse sur la descente de lit. Je faisais souvent l'infirmière. Je demandais au médecin par téléphone ce que je devais faire.

Aujourd'hui, Dieu merci, les risques ne sont plus les mêmes. Pourtant la flambée de violence inquiète les épouses des gendarmes. Lors des interventions inopinées pour rétablir l'ordre dans les bals du samedi soir, les rixes d'ivrognes dans les cafés ou lors des arrestations de malfaiteurs notoires qui hésitent de moins en moins à tirer.

Les épouses des gendarmes des brigades des recherches redoutent à ce sujet les absences de plusieurs jours qui conduisent leur mari loin de la résidence pour leurs enquêtes. Celles des gendarmes motocyclistes vivent dans l'angoisse lancinante de l'accident, car les brigades motorisées sont celles qui payent le plus lourd tribut de morts en service commandé.

Lorsque la femme travaille, le problème se complique encore par la difficulté de faire coïncider ses horaires, ses jours de repos et ses vacances avec ceux de son mari. Le dimanche, la plupart du temps, la femme est seule à la maison, le mari est en service de police de la route. Alors elle sort seule avec les enfants.

Le mari, bien sûr, aime trouver sa femme en rentrant, aussi préfère-t-il qu'elle ne travaille pas. Une carrière prime l'autre. Certains maris refusent l'avancement pour que leur femme garde son emploi. Il faut s'organiser.

Enfin, toutes les épouses reconnaissent la nécessité pour elles d'être discrètes sur ce qui se passe à la brigade. La plupart des maris parlent de leur métier. Pas les détails, évidemment, mais ce qu'ils ont fait dans la journée. Il y a un secret professionnel de la femme de gendarme.

La vie en escadron

La vie des épouses de gendarmes mobiles est encore moins connue que celle des gendarmes des brigades. Comme leurs sœurs de la départementale, elles ont la hantise de l'impossibilité de toute prévision.

Sauf lorsque l'escadron est « classé indisponible pour le maintien de l'ordre, pour 21 jours seulement pendant les périodes de grandes vacances et au retour de longs services extérieurs, il est hasardeux de lancer ou d'accepter des invitations, de prévoir des loisirs.

Ce qui coûte le plus, c'est l'absence de prévision des jours de repos. Pourtant, malgré tout, à chaque fois, lorsque l'escadron est à la résidence, on fait des projets.

Et puis, tout à coup, ...rien ne peut mieux décrire cette ambiance que cet extrait d'un témoignage qu'une jeune femme d'officier adressait il y a vingt ans à un journal féminin qui ne l'a jamais publié.

Soudain : en plein jour, ou le plus souvent en pleine nuit, les cloches ... la sirène ... le clairon ... tout dépend de la caserne.

Alors, c'est le grand branle-bas de combat, les hommes courent, les véhicules sortent des garages. Ils partent dans une heure, dans deux heures, jamais plus. Pour où ? On le sait vaguement. Quoi faire ? Mystère. Pour combien de temps ? Plus grand mystère encore.

Alors les femmes s'affairent, valise, cantine, casse-croûte, tout le linge doit être propre dans l'armoire, toujours les chaussettes raccommodées, les vêtements nettoyés. A toute heure du jour ou de la nuit, un gendarme doit pouvoir demander à sa femme sa valise, sa cantine avec tout le nécessaire pour des jours, des semaines, quelquefois des mois.

Après ces quelques heures d'agitation, de bruit, le convoi s'éloigne et les femmes restent seules, en plein milieu de la nuit, ne sachant que faire pendant quelque temps, dans une maison bouleversée par ce départ subit.

Puis l'attente commence...

Eux, ils voyagent...

Mais elles ? Que font-elles ? Elles attendent... Elles attendent... Que faire d'autre. Bien sûr les enfants et le ménage les occupent. Leur principale préoccupation étant que tout soit toujours prêt pour accueillir le chef de famille quand il rentrera. Mais quand le mari n'est pas là, que faire de ces soirées d'hiver ? Que faire de ces dimanches si longs ? Que faire de ces jours de fêtes ? De ces Noël ? De ces réveillons ? Sans le « papa », sans celui sur qui tout repose dans une famille unie.

Que faire devant ces gros soucis qu'il faut résoudre seule. Devant la maladie de l'enfant qu'il faut soigner seule...

Rien n'a changé depuis vingt ans. Le rite est toujours le même. L'atten-

te est semblable. Dans l'ensemble la femme de gendarme et tout particulièrement de gendarme mobile estime que ces épreuves l'épanouissent car elle est obligée de se débrouiller seule. Elle apprend ainsi à vivre sans aide, à assumer certaines responsabilités, établir des papiers. Pourtant, certaines, moins armées moralement ne peuvent endurer ces absences et côtoient la dépression. La solidarité fait beaucoup pour aider les plus éprouvées. Il faut une force de caractère pour supporter les séparations, jointe à une bonne organisation du ménage. Chaque départ en déplacement crée l'appréhension, mais le retour du mari consolide les liens du couple ; à chaque fois c'est une nouvelle lune de miel. Si le ménage est déjà solide, si la femme est bien intégrée, c'est un enrichissement pour le couple. A l'inverse, il existe des femmes qui ne s'adaptent pas à la gendarmerie.

Il faut noter également le désir des femmes d'être associées étroitement à la vie de l'unité : fêtes, pots, réunions de pelotons et d'escadrons.

Et puis, que le gendarme appartienne à l'une quelconque des subdivisions de l'arme, les épouses sont sensibles au problème d'entretien de la tenue. Celle-ci doit toujours être impeccable. Cela coûte du temps et de l'argent. Mon mari, dit l'une d'elles, a des costumes civils qu'il n'a presque pas portés, ... mais il pourrait danser le charleston avec... Il est toujours en retard de deux modes.

Elles trouvent aussi que la solde est insuffisante compte tenu des servitudes imposées et du manque de liberté.

La vie professionnelle du gendarme constitue une gêne pour sa vie familiale. C'est indiscutable. Mais d'autres corps de métier ont des problèmes analogues, tous ceux qui se dévouent au service du public (police, transports, services de sécurité et d'incendie, hôtellerie, etc...). Il faut savoir s'organiser. A cet égard les femmes de gendarmes mobiles ont peut-être plus l'habitude de se débrouiller seules que celles des gendarmes départementaux qui ont leur mari près d'elles et sont plus dépendantes de lui. Enfin, la femme qui travaille a également son problème.



Colonel Boyé, commandant la gendarmerie départementale de la région parisienne.



ENTRETIENS ET DÉBATS

Mon mari est militaire

Le militaire appartient à une catégorie socio-professionnelle originale ; son foyer, sa femme, ses enfants sont soumis aux règles de sa vie si particulière. Que s'est-il passé pendant son absence ? Quels sont les derniers événements de la vie familiale ? Où vivrons-nous l'année prochaine ? Dans quelques jours il repartira, et sa femme continuera à gérer la maison, travail d'amour, travail sans prix... « Armées d'aujourd'hui » a interrogé plusieurs d'entre elles qui vous confient leurs problèmes.



Madame Ollé-Laprune a deux enfants et vit en garnison à Lons-le-Saunier depuis septembre 1974. Son mari commande le 60^e Régiment d'Infanterie. Elle habite un appartement rénové dans un ancien séminaire. Sportive, madame Ollé-Laprune pratique notamment le ski, la voile, le cyclisme et le tir.

A... : Vous êtes femme de militaire, quelles sont les incidences de cet état sur votre vie familiale ?

Madame Ollé-Laprune :

La vie familiale est avant tout marquée par la personnalité du couple, et porte inévitablement l'empreinte de la profession du mari ; pour moi, elle subit les perturbations inhérentes aux mutations, aux manœuvres, aux absences diverses, et, de plus, en tant que femme de chef de corps, je dois tenir compte de multiples obligations plus professionnelles que mondaines.

D'une manière générale, il n'y a pas de vie très régulière et, souvent,

la femme de militaire se retrouve seule pour résoudre de multiples problèmes, sans pouvoir se concerter avec son mari. D'autre part, pour les enfants, se posent des problèmes scolaires : du fait de mutations très fréquentes, ils sont souvent perturbés dans leurs études, et ce, dès le primaire ; c'est important sur le plan psychologique. Ils n'ont pas de maison à eux, se sentent déracinés, et, très jeunes sont soumis à d'importants problèmes d'adaptation.



Madame Leclerc et madame Chaperon habitent



Moulin-la-Marche. Madame Leclerc a deux enfants, son mari est maréchal des logis-chef et dirige la brigade de gendarmerie de ce petit bourg de Normandie ; madame Chaperon, elle, a trois enfants.

Quant au milieu civil, il connaît mal nos problèmes et ne fait pas toujours un effort pour nous accueillir

et nous connaître : du reste, ils savent très bien que nous sommes des étoiles filantes.

Madame Leclerc :

Mon mari est parti ce matin très tôt, il ne rentrera pas avant quatorze heures si tout va bien. Le week-end prochain, il travaillera peut-être encore. Il n'est pas question de sortir le soir, si ce n'est trois jours toutes les deux semaines. Pendant les absences de mon mari, nous sommes souvent sollicitées, et nous devons parfois répondre au téléphone ; je fais la garde...

Notre liberté familiale est rare, un paysan peut perdre son chien à deux heures du matin, un automobiliste peut avoir besoin d'essence... Néanmoins, nous avons l'impression d'avoir l'estime de nos concitoyens, ce qui est bien agréable ; autre avantage, la sécurité d'emploi de mon mari, nous permet de ne pas avoir d'inquiétudes.

A... : Vous savez par expérience que le militaire est un nomade ; que redoutez-vous le plus au moment des mutations ?

Madame Chaperon :

Ce que je redoute le plus, c'est la surprise du logement ; dès que l'on connaît la nouvelle affectation, la première chose à visiter est l'appartement dans lequel nous sommes tenus de vivre : que va-t-on trouver ? Un F 5 moderne et propre, ou des logis vétustes et sales ? Actuellement, je n'ai pas de salle d'eau ; nous avons des amis à Château-du-Loir, qui vivent à six dans trois pièces ; il est courant de voir, dans les vieilles gendarmeries, un W.C. collectif pour six ménages.



Madame Lerouge habite Tours, son mari est sergent-chef dans l'armée de l'air, elle a deux enfants en bas âge et ne travaille pas.

Madame Lerouge :

Ce que je redoute le plus, ce sont les déménagements, nous sommes ici depuis relativement peu de temps, c'était notre première mutation. Nous n'avons pas eu de difficultés pour trouver un logement, mais le transport de nos affaires et notre nouvelle installation m'ont posés de nombreux problèmes.

Madame Ollé-Laprune :

Où, les déménagements posent de gros problèmes ; les meubles, j'en avais trop, maintenant, je n'en ai plus assez, les rideaux sont toujours soit trop courts, trop longs ou trop larges. Il y a les problèmes scolaires des enfants, bref il faut repartir à zéro et se réadapter. Il faut néanmoins reconnaître que les mutations peuvent avoir du charme : elles permettent de multiplier les contacts, de connaître des tas de gens ; elles obligent à rester jeune et ouvert et évitent de s'embourgeoiser, comme le font trop de personnes qui vivent dans le même milieu fermé, de leur naissance à leur retraite.

A... : Compte tenu de la fréquence des mutations, comment vous intégrez-vous dans votre nouveau contexte social, tant militaire que civil ?

Madame Leclerc :

Il est difficile de se lier avec l'extérieur, lorsque l'on n'a pas de véritable heure de liberté. Dans le pays, on ne se lie pas facilement, on ne connaît bien que les commerçants ou les notables. Entre nous, familles de gendarmes, et dans les petites résidences en milieu rural, c'est la vie de famille, le groupe est ouvert et les nouveaux arrivants sont bien accueillis. Dans les grands groupements de 30 ou 40 familles, cela est différent, il faut se débrouiller tout seul.

Madame Ollé-Laprune :

Dans le milieu militaire, aucun problème, on rencontre toujours le même accueil spontané et sympathique. On ne se sent absolument pas isolé. Côté civil, c'est un peu plus long, plus difficile. Cette attitude varie en fonction du grade et des fonctions de votre mari, encore que cela dépende aussi de la personnalité de chacun. Certaines structures, comme par exemple, des clubs sportifs ouverts à tous, facilitent les premiers contacts ; quand on a pu s'intégrer, faire son trou, alors il est souvent dur de repartir au bout de deux ou trois ans, et de recommencer.

A... : Un problème délicat entre tous, celui de la solde ; quelle est votre opinion ? Avez-vous un emploi ? Un salaire d'appoint résoudrait-il vos problèmes ?

Madame Margerie, femme de sous-marinier, habite Toulon avec ses deux enfants ; passionnée de lecture et d'art, elle se réunit souvent avec ses amies, femmes d'officiers de marine, au cours de réunions style « Rencontre ».

Madame Margerie :

Mon mari est sous-marinier, ses absences prolongées et la vie dangereuse qu'il mène, n'ont pas de prix...

Il bénéficie, cependant, d'une rallonge « sous-marin » d'environ 1 000 francs par mois, sur ses camarades qui naviguent en surface ou qui sont à terre. Nous arrivons ainsi à vivre modestement. S'il n'avait pas ce supplément de solde, nous devrions vivre comme les autres couples, nos amis, c'est-à-dire difficilement.

Madame Chaperon :

Il ne faut pas demander l'impossible, nous sommes convenablement payés dans la gendarmerie, bien que mon mari travaille beaucoup, et soit disponible 24 heures sur 24.

Peu de femmes de gendarmes travaillent. Peut-être le ferais-je un jour, lorsque nous nous lancerons dans l'achat d'une maison.

Madame Lerouge :

Mon mari ne gagne vraiment pas assez, surtout avec les loyers qu'il faut payer. Je ne travaille pas à cause de mes deux enfants en bas âge, et le salaire d'appoint que je pourrais gagner ne servirait qu'à payer la garde des enfants. Mais quand ils iront à l'école, d'ici quelques années, je retravaillerai certainement. Bien sûr, s'il y avait des crèches et un meilleur service social, le problème ne serait pas le même.

A... : L'environnement social des Armées vous paraît-il adapté aux conditions d'existence des militaires ?

Madame Leclerc :

Nous voyons une assistante sociale à chaque naissance, si nous avions des problèmes, nous penserions aussitôt à l'Action sociale des armées, quant aux colonies de vacances, elles sont trop chères et il faut s'y prendre beaucoup trop tôt dans l'année pour y avoir une place.

Madame Ollé-Laprune :

L'A.S.A. est mal connue et les possibilités qu'elle offre sont assez peu utilisées. Plus qu'une question de moyens, il y a un problème d'information et l'action des assistantes sociales, d'ailleurs trop peu nombreuses, est trop discrète.

Au-delà des institutions, il y a tout un environnement à créer dans les garnisons ; c'est l'affaire du commandement de la place et des chefs de corps. Ici, nous avons un club sportif et artistique qui marche très bien et auquel participent civils, militaires, femmes et enfants.

Il ne faut pas non plus négliger le rôle de l'ANFOC, qui assure l'accueil des nouveaux arrivants et organise des réunions.

A... : L'amélioration de la condition militaire est à l'ordre du jour. Quels points particuliers souhaiteriez-vous voir évoluer ?

Madame Chaperon :

Pour l'amélioration de la condition militaire, je souhaiterais qu'il y ait davantage d'effectif, pour obtenir davantage de liberté et d'être moins liées aux activités de nos maris.

Madame Ollé-Laprune :

Il serait souhaitable que les mutations soient moins fréquentes. Si l'on pouvait rester trois ou quatre ans dans une même garnison, ce serait très profitable à tous points de vue.

Mais je crois pouvoir affirmer que la femme de militaire n'est pas malheureuse. C'est une race de femmes, qui, par la force des choses, est devenue très très dynamique au bout de quelques années de déménagements. J'ai toujours été en admiration devant ces femmes qui savaient si bien se débrouiller et improviser leur installation, régler seules mille problèmes, créer un foyer agréable sans s'attarder sur de petits détails ou être rebutées par les difficultés. Au fond, elles aiment bien cette vie, et j'en connais peu qui s'en plaignent.

Propos recueillis par le Commandant (air) Legrand, le Capitaine Bonizec, l'Enseigne de vaisseau Anne.



ENTRETIENS ET DÉBATS

Les femmes et la mer

“Femme libre, toujours tu chériras la mer...”

La mer fascine le cœur et les âmes, un appel inexplicable attire les humains vers le large, « Ulysse » ou « Pêcheur d'Islande » sont invinciblement entraînés à naviguer entre mer et ciel, là où n'existent plus les références solides et immobiles de la terre; ne restent que les embruns, le soleil et le sel qui rongent; la verticale et l'horizontale n'y sont qu'hypothèses.

Jusqu'à présent, la mer était le domaine exclusif des hommes, et, dans ce milieu essentiellement rude et possessif, la féminité n'avait sa place que dans la légende des sirènes.

Mais les mœurs changent avec le temps; la femme d'aujourd'hui désire participer davantage à la vie professionnelle et communautaire comme l'homme son égal, elle le peut et elle réussit.

La marine nationale offre aux femmes, diverses possibilités de carrière; dans la marine marchande, paquebots ou cargos seront un jour sous leur commandement (1); quant à la plaisance, filles et garçons s'y adonnent avec autant de cœur que d'adresse.

Du pompon rouge au tricorné bleu

La marine nationale a la bonne réputation d'être un milieu agréable où urbanité et bonnes manières font partie des traditions; la longueur des traversées et la nécessité d'harmoniser la vie communautaire forcent les équipages à cultiver et perpétuer l'art de bien vivre en circuit clos.

Cet esprit d'entente acquis sur la mer se retrouve tout naturellement dans les postes à terre, où s'installe peu à peu le personnel féminin de la marine.

Bien accueillies par tous, bien employées et convenablement rétribuées,



les « marinettes » ne connaissent pas le « malaise » dont souffraient, dit-on, leurs camarades masculins. Le corps compte cette année 446 femmes, dont 26 officiers; ce nombre s'accroît régulièrement et sagement. Soucieuse de ne pas commettre d'impair, la direction du personnel fait lentement progresser l'implantation féminine selon les souhaits de chacun; elles seront 596 en 1977.

(1) Déjà réalisé en U.R.S.S. et en Pologne.



Le recrutement des officiers féminins se fait soit par concours direct et commun aux trois armes (niveau licence) selon le statut interarmées de 1973, soit par recrutement semi-direct (équivalent, pour les hommes à l'école militaire de la flotte), soit au choix. Seule, une ou deux personnes sont admises chaque année, ce qui conditionne le haut niveau du personnel officier.

Intégrer les officiers féminins à la direction et à la gestion : madame Gourlay à son bureau.



Les officiers marins sont engagés au titre d'une spécialité ; elles sont sélectionnées sur titre, puis par examen de connaissances professionnelles ; après quatre mois de stage interarmées à Caen, elles reçoivent une formation dont la durée varie suivant les spécialités : secrétaire de bureau, secrétaire mécanographe d'aéronautique et secrétaire comptable, télécom-

munication, écoute aux sons, programmeuse ou contrôleur d'aéronautique navale. Sur 313 dossiers, seuls une cinquantaine ont été retenus cette année.

Il ne s'agit pas de faire de ce personnel des auxiliaires administratives, mais au contraire de les intégrer à la direction et à la gestion de la Marine.

Il est bien évident que la disponibilité opérationnelle des forces en mer, l'éloignement géographique et la durée de l'entraînement interdisent pour le moment aux femmes l'accès aux uni-

tés navigantes. Néanmoins, de nombreux services à terre, complémentaires des forces maritimes, appellent avec intérêt la présence et le talent du personnel féminin. Le dernier poste qui ait été donné à un officier féminin est celui de chef du service personnel de Marine-Lorient : un exemple à suivre !

Marine marchande : une nouveauté peu connue

La marine marchande n'a pas attendu l'année de la femme pour ouvrir les carrières d'officier de la marine marchande aux deux sexes.

Le décret 67 690 du 7 août 1967 a autorisé tous les citoyens et citoyennes français à se présenter aux concours ; il appartient néanmoins, aux seules compagnies de navigation de gérer leur personnel, féminin ou masculin, et les demandes d'embarquement doivent leur être directement adressées.

Une jeune fille est déjà officier radio, une autre est en deuxième année du cycle de formation des capitaines de première classe de la navigation maritime ; enfin, cette année, quinze femmes doivent se présenter aux concours de radio-électricien, d'officier chef de quart, d'officier technicien de la marine marchande et de capitaine de deuxième ou première classe de la navigation maritime.

Si la carrière leur est ainsi officiellement ouverte, les jeunes filles doivent, comme tout autre candidat, satisfaire aux conditions d'aptitude physique qui sont assez dures ; mais une bonne constitution n'est pas forcément une affaire de sexe, quant à l'acuité visuelle ou auditive, rien ne distingue, si ce n'est le charme, le regard des hommes de celui des femmes.

Yachting : femme à la barre

Les misogynes pourraient triompher, peu de femmes s'inscrivent au palmarès des grands championnats ou des jeux olympiques, mais cela va changer. La France, suivie par les autres pays du monde, a organisé, l'an passé, des compétitions purement féminines et, l'on peut espérer qu'il sera créé une nouvelle discipline « spéciale femme » aux jeux olympiques de 1984.

pas si faibles !) et surtout de cœur (ce dont elles ne manquent pas !).

Ainsi, devant l'augmentation du nombre de ses adhérents féminins, la F.F.Y.V. a eu l'initiative de créer, l'an dernier, à Quiberon, le premier championnat d'Europe féminin, malgré certaines réticences anglo-saxonnes. Cette compétition a eu un tel succès que d'autres pays, Etats-Unis, Canada, Australie, Europe du Nord,

meilleur espoir pour les jeux olympiques de Kingston en 1976. Sur « Moth Europe », la Cannoise Marie-Claude Fauroux est devenue championne du monde et, peu de temps après, elle arrivait 6^e sur 24 au bout de la Transat en solitaire.

Nous y voilà ; la mer peut-être aussi affaire d'intuition ! Vous, que le titre de « Nana's Cup » (organisé par Gan-Figaro) a fait sourire, pre-



Le sourire de la victoire... Mademoiselle Maillard, championne de France féminine en double (1974).

Tout ceci est fonction de temps, de règlement, de mentalité et surtout de passion. Le cœur des femmes peut être autant attiré par la mer que celui des hommes ; on compte, à la fédération française de yachting à voile (F.F.Y.V.), une femme pour deux hommes. Cette même proportion se retrouve dans le nombre de certifiés à l'enseignement de la voile (C.A.E.V.).

Le yachting est, en effet, une affaire de capacité physique, de capacité intellectuelle (où les femmes ne sont

Espagne, ont décidé de reconduire cette rencontre chaque année. Cependant, si dans le domaine de la course-croisière, la femme depuis Virginie Heriot est l'égale des hommes, il n'en est pas de même de la compétition où la force physique se dit prépondérante.

Certains barreaux ont pourtant vu quelques skippers féminins raffer avec élégance de nombreux trophées. En une seule année, Mlle Tinguay du Pouët s'est adjugée la semaine de Gênes, la semaine de Marseille, la Giraglia et la croisière bleue. En « 470 », le couple Fountain est notre

nez garde qu'au vent d'une prochaine bouée un charmant skipper ne vous fasse admirer son sillage.



Patrice Anne, enseigne de vaisseau.

(Photos M. Notet F.F.Y.V.)



L'armée de l'air à l'heure de la femme

Une main-d'œuvre de qualité peut aider sans conteste l'armée de l'air à remplir au mieux les missions qui sont les siennes.



Au central téléphonique.

L'heure est sans conteste à la féminisation dans tous les domaines : un secrétariat à la condition féminine a vu le jour en 1974, l'année 1975 a été proclamée année de la femme, les militantes du MLF s'agitent plus que jamais et descendent dans la rue porter leurs revendications, bref le monde des femmes est en pleine révolution.

Nos compagnes ne veulent plus être considérées comme des objets ou comme de parfaites mères de famille dont la seule finalité est de faire et d'élever des enfants.

Elles réclament, à juste titre d'ailleurs, une égalité totale avec les hommes, égalité non seulement sur le plan des principes, mais surtout dans la réalité au niveau de la vie quotidienne.

En cette matière, le ministère de la défense a joué un rôle de précurseur et les efforts engagés pour obtenir l'alignement de la condition du personnel militaire féminin sur le personnel masculin homologue, se sont traduits par la reconnaissance de l'égalité entre ces deux catégories en 1971, et la parution en 1973 d'un nouveau statut donnant au personnel féminin la même hiérarchie qu'aux officiers et sous-officiers masculins.

Employant des femmes à titre militaire depuis la guerre 1939-1945, l'armée de l'air ne pouvait pas rester indifférente à une telle évolution et devait très rapidement adapter sa politique du personnel en conséquence, d'autant que la diminution de la ressource masculine pouvait être compensée, du moins dans une certaine

mesure et pour les spécialités bien définies, par un apport de main-d'œuvre féminine.

Outre les emplois traditionnellement réservés aux femmes : secrétaire, dactylo, interprète, cette politique s'est traduite dans les faits par l'ouverture de nombreux postes, offrant au personnel féminin une participation active à la vie opérationnelle de l'armée de l'air ; ainsi les officiers sont mis en place sur les bases aériennes non loin des unités navigantes et les sous-officiers utilisés de plus en plus dans les emplois

les plus proches de la vie aéronautique et correspondant le mieux aux capacités spécifiques féminines : contrôle de la circulation aérienne, transmission, informatique avec une formation professionnelle en tous points semblables à celle du personnel masculin : brevet élémentaire, brevet supérieur, cadre de maîtrise. De plus, dès la fin de cette année, les familles de l'électronique leur seront ouvertes, inaugurant ainsi l'ère des premières femmes « mécaniciens ».

Convoyeuse.





Le point de la féminisation en 1975

Pour ce qui concerne les officiers, deux possibilités sont offertes : le personnel navigant avec limite au grade de lieutenant-colonel, comme convoyeuses chargées des évacuations sanitaires ou hôtesse à bord des avions de transport militaire.

Le personnel non-navigant dans certaines spécialités du corps des officiers des bases : état-major, informatique, transmissions, avec possibilité d'occuper des emplois de responsabilité en rapport avec le grade. C'est ainsi que le premier poste budgétaire de lieutenant-colonel a été créé en 1973, et qu'en 1977 sera créé le poste de colonel prévu dans la pyramide des officiers féminins.

S'agissant de sous-officiers, les spécialités suivantes leur sont actuellement ouvertes : transmissions, gestion, traitement de l'information, secrétariat, contrôle de la circulation aérienne, électronique, linguiste.

La ressource féminine est abondante et d'un niveau excellent, et l'intérêt manifesté par les jeunes filles pour les carrières que leur offre l'armée de l'air est indéniable. Ainsi, au concours du 1^{er} février 1974, pour le recrutement de 20 contrôleuses de la

circulation aérienne, on a compté 228 candidates et 566, pour 95 places, à celui du 17 avril. De même, 685 candidates se sont présentées pour 55 places, le 18 septembre 1974, dans la spécialité gestion et 563, pour 50 places dans la spécialité transmissions.

Compte tenu de la qualité du recrutement, l'armée de l'air a demandé un accroissement de ses effectifs féminins tel, qu'ils atteindront 5.000 sous-officiers en 1982, soit 13 % de l'ensemble des sous-officiers du personnel non navigant, et 220 officiers soit 9 % des effectifs des officiers de bases. Bien que, par suite de contraintes diverses comme l'adaptation de l'infrastructure d'accueil ou les délais de formation, la réalisation de la féminisation ne puisse être que très progressive, il n'en reste pas moins qu'en ce qui concerne l'armée de l'air elle est en très bonne voie.

Il est normal que la féminisation soulève quelques problèmes à l'intérieur d'une communauté jusqu'ici essentiellement masculine. Les opposants du système ne manqueront d'ailleurs pas de soulever celui de l'absentéisme beaucoup plus élevé dit-on chez les femmes, ou celui du service, qui laisse aux seuls hommes le soin d'assurer les fonctions d'adjudant de semaine ou d'officier de garde, sans

A la tour de contrôle.

oublier, bien entendu, celui des mutations qui deviendra effectivement de plus en plus délicat à résoudre à mesure de l'accroissement des effectifs et, partant, des couples militaires.

Certains de ces problèmes ont été heureusement résolus ; d'autres surgiront inévitablement à mesure de la progression et trouveront sans aucun doute leur solution.

Cependant, l'ouverture ainsi offerte présente le très gros avantage de s'adresser à une main-d'œuvre de qualité encore peu ou mal utilisée dans le secteur civil et qui peut aider sans contester l'armée de l'air à remplir au mieux les missions qui sont les siennes.



Commandant
« air »
Claude Legrand

La victoire est au féminin

par
Marie-Madeleine Fourcade

Plus avisées, plus prudentes que les hommes... sans elles jamais la Résistance n'aurait pu atteindre l'objectif de son action libératrice.



Marie-Madeleine Fourcade avait trente ans quand elle participa, dès 1940, à la création du réseau de Résistance qui allait devenir l'Alliance. Elle restera à la tête de l'organisation jusqu'à la fin des hostilités.

Évadée deux fois des mains de l'ennemi et deux fois de France pour reprendre chaque fois sa place au combat. Elle est officier de la Légion d'honneur, et titulaire de nombreux ordres étrangers.

Ses citations comportent les appréciations suivantes : « L'un des premiers et plus importants services de renseignements sous l'occupation » — Charles de Gaulle.

« Notre plus grande organisation indépendante de renseignements opérant en France » — George VI.

L'Organisation des Nations Unies, en déclarant l'année 1975 « Année internationale de la femme », a voulu reconnaître solennellement ses mérites. Pour la première fois, le monde prend conscience de la place maintenant occupée par la femme dans la société. Des constats se dressent analysant les origines et les conséquences de l'incroyable accélération de l'évolution féminine depuis trente ans. D'où vient ce prodige ?

Dans son discours de Chartres, lumineux comme la rosace de la cathédrale, André Malraux cadre le problème : La victoire mit fin à deux guerres différentes. L'une est aussi vieille que l'homme, l'autre n'avait jamais existé. Car si les armées se sont toujours affrontées, la participation des femmes a été rare et surtout il n'existait pas d'autre adversaire que l'armée ennemie. La résistance féminine date de notre temps...

Alors, serait-ce donner raison à Lamartine ? lorsqu'il dit « les femmes sont plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme

doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle ». La conjoncture n'est pas aussi simple.

Femmes servantes

De toute antiquité, la femme a toujours été subordonnée à l'homme. Ce fut bien évidemment une impérieuse nécessité à l'ère de la sélection naturelle, où les notions de mécanisation et de consommation n'existaient pas. Il faut presque attendre le XX^e siècle du christianisme pour que l'homme, « dont le cheval était jusqu'alors la plus noble conquête » envisage de concevoir la femme autrement que comme une simple compagne ou une servante. Au reste, n'était-elle pas uniquement prédestinée à lui donner des enfants ? Gardienne du foyer, dans la hiérarchie des emplois elle ne savait qu'allaiter, cuisiner, filer, coudre, soigner les bêtes et un peu les gens, sarcler, cueillir,

glaner, porter des fardeaux, acquiesçant seulement beaucoup plus tard une importance supérieure dès lors qu'elle tint un commerce, une auberge ou dirigea une ferme.

Exclus les métiers d'hommes, à l'origine presque essentiellement des métiers de force, le privilège de la puissance physique lui étant refusé par définition, encore que la femme depuis la préhistoire ait accompli en la matière un chemin fantastique. Lors des fouilles de Vallonet près de Roquebrune, là où furent découvertes les traces de vies humaines les plus anciennes du globe on a pu établir, qu'au temps où les mandibules adoptaient la forme de pierres meulières, la femme n'était par la taille et sans exception que la moitié de son partenaire.

La lenteur des communications excluant toute émancipation, elle ne pouvait se soustraire à ses besoins vitales, indispensables, bien qu'apparemment secondaires qui l'ont cependant tenue atrophiée intellectuellement et mentalement pendant des

siècles. Elle n'arrivait pas à sortir de sa condition. Compagne ne signifiait jamais partenaire. Tellement rares étaient celles qui participaient activement à la vie du couple, que l'on en disait qu'elles portaient la culotte. Au figuré seulement. Le port des vêtements masculins leur étant interdit, en France, par la loi. Mme Dieulafoy, l'archéologue, devait il y a cent ans y mettre bon ordre.

L'accès à la culture n'était favorisé qu'à une petite élite fortunée et longtemps la femme brilla par son absence au sein des professions libérales. Il n'existe, de ce fait, qu'un infime pourcentage de femmes inventeurs, savants, compositeurs, peintres, écrivains, eu égard aux milliers d'hommes de génie qui ont forgé le monde d'aujourd'hui et en ont tracé les sommets de la science, de la pensée et de l'esthétique.

Les femmes, têtes politiques du passé, se comptent sur les doigts. Celles qui ont occupé le devant de la scène, de Cléopâtre à Victoria d'Angleterre ne le devaient qu'au droit divin. Quant aux femmes égyptiennes, si leur influence parfois grande dans certains cas, mais non déterminante, n'est pas niable, elles soulèvent l'opprobre plus que l'admiration.

Donc tout s'est naguère passé comme si l'homme, tenant compte de ce que sa compagne représentait pour lui, qui allait du repos du guerrier jusqu'à la mater dolorosa, avait voulu la maintenir à huis clos, dans une sorte de servitude devenue endémique. La parole de Caton : « Partout les hommes gouvernent les femmes, et nous qui gouvernons les hommes, ce sont nos femmes qui nous gouvernent », n'étant qu'une courtoise boutade, que Simone de Beauvoir redresse en une phrase : « Toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes ».

Jamais la femme cependant ne s'était révoltée contre sa condition et il est piquant de noter que la seule conjuration féminine, dans le passé, celle de Lysistrata, exhortant les femmes d'Athènes à faire la grève dans leur propre maison et à se dérober au devoir conjugal, soit sortie de la poétique cervelle d'Aristophane.

Femmes au combat

Mais, subitement, l'équilibre des forces bascule dans le domaine de l'esprit, de la décision et du commandement et ce seront invariablement les révolutions ou les guerres qui favoriseront en ce sens la promotion de la femme. N'est-il pas alors surprenant,

voire paradoxal de constater que sa parité, par moment son ascendant à l'égard de l'homme, l'éveil de sa possible domination sur l'impensable, fût-il le roi de France, eussent été, hélas ! la conséquence d'actions guerrières plutôt que d'entreprises pacifistes ou humanitaires.

L'esprit conquérant des femmes, j'excepte les inévitables amazones, ne s'est jamais spontanément manifesté. Tous les siècles toutefois ont vu des femmes au combat. Qu'elles aient eu à participer à des sièges de villes ou à repousser en même temps que leur homme les envahisseurs, avec Hippolyta Fioramenti qui commanda les troupes du duc de Milan, emmenant une formation de dames de haute lignée, ou les neuf mille Siennoises encadrées par leurs semblables contre Montluc, ou Betty Van Lew, dite Betty la dingue, chef de réseau dans la guerre de Sécession aux U.S.A., leur courage militaire n'a pas fait défaut.

Vint enfin la pucelle d'Orléans. Il y a aujourd'hui 455 ans, cette petite d'Arc, qui ne savait que prier en gardant ses moutons, affranchit moralement par son exemple la femme à tout jamais. Alors que le pays se vautre dans la collaboration, elle a bouté l'ennemi hors de France, montrant ainsi qu'une pauvre jeune fille possédait autant et plus d'aptitude à ce faire que des hommes d'armes chevronnés. Depuis, une Jeanne d'Arc sommeille dans l'âme de chaque Française.

La révolution de 89 mit brutalement en évidence leur volonté de ne pas être absentes du débat, bien qu'on les appelât des tricoteuses, la terrible Charlotte Corday, mise à part ! Et c'est tout de même à la révolution de 89 qu'elles doivent, pour la première fois dans l'histoire, de s'être libérées de la contrainte totale du foyer. Survolons les guerres napoléoniennes, bien que la première femme chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire fût Angélique Duchemin, veuve Brulon, sous-lieutenant d'infanterie, sept campagnes, trois blessures. Effleurons la Commune, où elles progressent en signalant que les premières « associations féminines » datent de 1848, c'est en 14-18 que l'heure de la vérité homme-femme sonne réellement. En 14-18, la patrie se vide aux frontières de ses forces vives masculines, et pour que le pays continue à « tourner », la femme subitement remplace l'homme aux commandes de toutes sortes. Elle fait montre d'emblée d'un savoir-faire étonnant. Non seulement en matière de commerce, d'agriculture et d'industrie, mais elle juxtapose les rôles qui vont de l'ouvrière d'usine au médecin.

A part les régions envahies où l'on cite Louise de Bettignies, à qui je dois, par son image, mon propre engagement, Emilienne Moreau, la même qui sera en 1945 l'une des six femmes compagnons de la Libération, trois l'étant à titre posthume, elles n'ont pas à combattre militairement, exception faite des espionnes professionnelles, lesquelles, les malheureuses, n'ont jamais eu bonne réputation.

Mais l'élan est donné, la femme a pris conscience d'une valeur autre que celle autrefois dévolue à la mère-poule, à la maîtresse-servante. L'homme a eu enfin besoin d'elle autrement que dans ses fonctions ancestrales d'utilité chérie. Mieux, elle l'a remplacé en maintes occasions. Rien ne sera donc plus pour la femme comme avant. Les mères et les femmes des quinze cent mille morts de 14-18 témoignent de cette épouvantable initiation, qui dura tant que les fils ne furent pas en âge d'assurer la relève. Deux cent cinquante mille veuves subsistent encore.

De nouvelles suffragettes, prenant la suite des infortunées tant ridiculisées de 1878, exigèrent le vote des femmes en France. Sans succès. Même le front populaire ne le leur donna pas. C'était l'époque où Hitler vociférait : « La présence d'une femme déshonorerait le Reichstag », et le code Napoléon continua à régenter leur statut civil.

Alors elles commencèrent à se glisser dans tous les métiers, l'université, la fonction publique, leurs galons elles les gagneraient quand même. Elles ne savaient pas encore à quel prix, mais, comme les petites souris blanches à bord des sous-marins, leur instinct ne les trompait pas. Sur la totalité des femmes de dix-huit à soixante ans, environ 42 % d'entre elles travaillaient en France en 1940 et lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, la France envahie devint aussitôt le territoire des femmes. Ce fut la révélation.

D'abord l'exode, six millions d'êtres atteints de panique, en écrasante majorité des femmes et des enfants se dispersent sur les routes de France pour échapper à l'envahisseur dont la détestable image ne s'est pas estompée depuis vingt ans. Les femmes catapultées dans l'inconnu et que rien, ou pour si peu d'entre elles, ni les lois, ni les usages, ni l'éducation n'ont préparées à l'épreuve doivent braver les responsabilités qui les prennent à la gorge, les récents problèmes qui les assaillent.

Toutefois, dans une première phase, l'occupant montre un visage bonasse et souriant qui a de quoi surprendre, il offre des soupes populaires, placarde des proclamations

rassurantes ! Est-ce à dire que la femme va se laisser bernier par cette comédie ? Le voudrait-elle la pauvre, elle ne le peut.

Dans la Résistance

Quatorze cent mille prisonniers, des milliers de volontaires engagés dans les Forces Françaises Libres creusent une absence tragique et indéterminée et leurs mères, leurs femmes, leurs filles reprennent le fardeau de ceux qui ne seront jusqu'à la fin jamais permissionnaires.

Le travail les accable, maintenir le patrimoine, le métier, l'affaire dans la solitude de leur cœur et de leur conscience, élever les gosses, les protéger, les conseiller ! Plus d'une fois déchirées entre la crainte de compromettre le sort de l'être aimé quelque part en Allemagne ou aux Colonies et la dangereuse fougue combative d'un jeune, voire d'un vieux de leur entourage, elles choisiront entre la passivité et la rébellion.

Bientôt elles se rendent compte que la guerre est partout et que l'on peut mieux faire que de la subir ou de jouer à couvrir les murs de graffitis subversifs. La femme d'aujourd'hui, nouvelle Vénus sortant de l'onde naîtra du flot houleux de la défaite. Stratagème, ruse, matoiserie, sont bien naturellement ses premières armes. Oui, se priver jusqu'à la famine, mais pour ravitailler les captifs ; oui, faire mine de supporter l'occupant, mais en lui jouant de bons tours, par exemple en lui arrachant ses affiches, n'est-ce pas Geneviève de Gaulle ? oui, se plier devant l'adversité, mais pour mieux redresser la tête le moment venu. Les reins à force de courbure prennent de la force, les poumons s'emplissent à l'autan nostalgique des conquêtes, les cerveaux se modèlent à la forge du courage.

Les motivations d'engagement sont d'origine diverse. Certaines, syndicalistes, travailleuses même alors confinées aux plus bas échelons, trouvent une voie tout ébauchée où l'aplomb tracassier — bon argument jusqu'alors vis-à-vis de la gent masculine — leur donne la hardiesse de revendiquer en masse et publiquement, alors que l'homme n'ose broncher : trois cents ouvrières de chez Michelin ouvrent la danse, à Lyon, en manifestant contre leur licenciement ; en avril 1941, trois mille travailleuses d'Issy-les-Moulineaux font la grève ; des femmes de mineurs du Nord hurlent : « Pas de gaillette pour l'ennemi ! » Ainsi continueront-elles dans cette condition prolétarienne, à

passer peu à peu de la contestation au sabotage, jusqu'au moment où elles refuseront de laisser partir les hommes valides au S.T.O. choisissant plutôt de les pousser vers les embûches des maquis.

Entre-temps, à Londres, le vice-amiral Muselier, a créé le quinze novembre 1940 le « corps auxiliaire féminin des F.F.L. » qu'il confie à madame Simonne Mathieu : la femme est entrée dans l'armée, elle porte l'uniforme ! D'autres en France, déjà engagées dans divers courants intellectuels ou découlant de tous les horizons politiques, se répartissent en organisations où l'osmose avec l'homme, le Résistant, s'opère d'emblée et sans différend. Mais dans tous les cas de résistance, il y eut les « complices ». Peut-être les plus nombreuses qui supportèrent l'entrée de l'époux, du frère, du fils dans la vie clandestine, leur rôle étant d'exister l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Sept membres de la famille du colonel Gillet, de Brest, ont été capturés par la gestapo et ils mourront assassinés ; seul un bébé est sauvé au dernier moment par sa tante. Madame de Villeneuve, perd ses deux fils fusillés, Madame Chanliau, voit partir son mari et ses trois fils en déportation, le plus jeune reviendra... Ces « complices » payèrent de leur sécurité, de leur santé, même de leur vie sans que nous puissions estimer l'impressionnant volume d'outrages, d'avanies, de pillages honteux dont elles furent victimes, voire la ruine totale de leur foyer qu'engendra l'holocauste des leurs, car elles sont légion qui n'ont pas réclamé ce que la nation leur doit. Et sans compter les victimes civiles de bombardements ou d'expulsions de leurs localités, veuves sans gloire, mutilées, déracinées.

En ne portant qu'à trois représentantes du « sexe faible » — ce qui est faible — aïeule, mère ou femme, fille, celles qui furent ainsi concernées par 1.400.000 prisonniers, 72.000 tués en 40/45, 600.000 engagés dans les organisations de la France combattante, ou des Forces Françaises Libres ou déportés raciaux et politiques, on arrive au bas mot au chiffre de six millions de femmes mobilisées pour le service du pays. Curieuse coïncidence avec les 6.000.000 mobilisés de 1940 ! La plus forte armée de femmes jamais vue. Également un véritable fait national, parce qu'elle émane de toutes les classes, confessions, convictions politiques.

Dans tous les cas de Résistance, il y eut par-dessus tout les combattantes volontaires. Elles se montrèrent absolument nécessaires et il m'est donné d'attester à cet égard, que sans cet effort des femmes, ja-

mais la Résistance, celle qui refoula et détruisait l'ennemi n'aurait pu atteindre l'objectif de son action libératrice.

Au commencement, les nazis ne se méfiaient pas, sans doute les assimilaient-ils à leurs patientes « Gretchen ». Ils apprirent à les connaître ! Celle qui promène son bébé dans un landau bradé « aux puces » dissimule des documents ou des explosifs sous le siège de l'enfant. Celle qui traîne un sac hérissé de poireaux et de rutabagas y cache un poste émetteur. Une petite blonde attend son « amoureux » sur un banc en lisant un sage journal collaborateur : elle lui passera discrètement un paquet de messages codés provenant de Londres. Comme cette belle fille met de soin à rectifier son maquillage dans la glace d'une vitrine ! C'est peut-être le docteur Suzanne Lambalez, guettant le reflet de la voiture-ponio qui lui fera donner l'alerte au « pianiste » confiant en sa vigilance. La dame tranquille d'âge mûr est à la fois « boîte aux lettres » et « planque », peut-être est-ce « Coccinelle » Berne, de Lyon ? qui l'a fait sans discontinuer pendant trente mois. C'est Marguerite Job, soixantedix ans, qui est « emplacement d'émetteur » et qui sera pendue au Struthof à un crochet de boucherie.

Tués au combat en 39/
40 125.000

Déportés non revenus, 165.000

Pertes civiles 111.000

S.T.O. 40.000

Prisonniers de guerre
morts dans les camps. 45.000

Incorporés de force (Alsaciens-Lorrains) 30.000

F.F.L. - F.F.I. - R.I.F. . 75.000

(manquent les pertes de
la 1^{re} Armée et autres) 12.349

Veuves de 14/18 vivantes en
1975 : 250.000 (peut-être avec les
veuves des mutilés).

Des religieuses, honni soit... hébergent des agents traqués, des prisonniers évadés. On cite deux saintes femmes des environs de Belfort qui en ont fait « passer » quarante mille. Même des écolières s'en mêlent pour accompagner avec innocence des courriers, des parachutistes, des « amis compromettants ». La petite fille d'Amiens,

âgée de treize ans qui avait « juré de ne rien dire », a assisté sans broncher au supplice de ses parents.

Ah ! elles se montrent les femmes, comme si elles n'avaient jamais fait que cela : la guerre, avec le sourire qui désarme et la vaillance qui entraîne. Parfois, alors que la mêlée était trop incertaine, trop inégale, trop dure à supporter, j'ai vu des hommes sur le point de renoncer. Et puis une femme est survenue disant simplement : « mission accomplie, quoi d'autre pour demain ? » L'homme réembraya.

Sauf exceptions, aucune femme ne figure dans l'organigramme du « Conseil national de la Résistance », elles n'occupèrent pas à proprement parler des postes de direction, comme des Bertie Albrecht (chef adjoint de « Combat »), Danielle Casanova (chef des jeunes communistes clandestins), Odette Samson-Churchill (chargée par l'I.S. d'organiser un circuit en France), Simone Sinclair (chef du secteur de Paris du réseau « Mithridate »), mais elles furent en toute occasion l'infanterie de la Résistance, la reine bien nommée des batailles.

A pied, à bicyclette sans arrêt (Christiane de Renty, faisait plus de cent kilomètres par jour dans Paris charriant des documents et des munitions) ; couchant n'importe où dans les couloirs des trains, les salles d'attente (Hermine Rodriguez, était millionnaire en kilomètres-fer) ; grignotant n'importe quoi « ça garde la ligne », elles étaient plus jolies les unes que les autres et leur charme, leur maintien déroutaient l'occupant. En dehors de la fonction essentielle d'estafette — nous disions « agent de liaison », dépassé Lacroix ! — saboteuses comme les filles « d'Action » et agents de renseignements, comme Jeannie Rousseau, qui donna le premier renseignement sur l'arme secrète, elles le furent aussi. Rédactrices de courriers, codeuses de messages, secrétaires d'état-major, tapant inlassablement à la machine, photocopiant ou imitant de fausses pièces d'identité, elles excellèrent par milliers dans la spécialité, de même que pour alimenter en denrées les P.C. et les maquis, pour diffuser la presse clandestine et la propagande de bouche à oreille. Telle était leur manière de bouter l'ennemi hors de France.

Comment leurs chefs les jugeaient-ils ? Nos officiers du 2^e Bureau, après moult méfiance finirent par convenir « qu'elles étaient plus avisées, plus prudentes et qu'elles se tiraient mieux des traquenards que les hommes ». L'un des dirigeants de l'Intelligence Service, en un hommage peu banal disait : « Les femmes bavardent moins que les hom-

mes, quand il s'agit d'occupations secrètes ! » Il accepta que plus de trente femmes fussent parachutées par le S.O.E. (Special Operation Executive) dont Yolande Beekman (croix de guerre), Madeleine Damerment (Légion d'honneur), Noorunisa Inayat Khan, la célèbre femme radio de la région parisienne (George Cross, croix de guerre), Eliane Bartoli Plewman (croix de guerre). Toutes quatre finirent brutalement assassinées à Dachau. Pour ma part, je n'ai jamais employé de femmes opérateurs-radio, mais le P.C., pour la zone sud a eu l'héroïque Francine Froment, fusillée à Fresnes, à vingt-six ans.

Le prix de la victoire

C'est ainsi que ces femmes hors pair ont été décapitées, comme France Bloch-Serazin à Hambourg, fusillées, comme Renée Lévy, qui repose à côté de Bertie Albrecht au Mont-Valérien, comme les quinze femmes de l'Alliance au Struthof tuées d'une balle dans la nuque, massacrées, déportées et à dix pour cent seulement revenues, marquées à tout jamais dans leur chair. Par-dessus tout elles supportèrent la torture avec un stoïcisme inimaginable. Peut-être l'habitude de la souffrance, peiner pour des tâches au-dessus de leurs moyens, enfanter dans la douleur (beaucoup en outre accouchèrent en prison et dans les camps), leur donnèrent-elles enfin le fameux privilège de la force physique, face aux bourreaux. Dans mon réseau aucune femme n'a failli sous les tortures et je dois ma liberté à beaucoup d'entre elles qui furent questionnées jusqu'à en perdre connaissance sur l'endroit où je me trouvais et qu'elles connaissaient.

Nos bureaux de statistiques sont pauvres. Si l'on se base sur le chiffre des dix mille femmes déportées, rien en revanche ne nous apprendra le nombre exact des femmes appartenant aux F.F.C. ou F.F.I.-F.T.P., car de très nombreuses aussi firent le coup de feu, telles Léa Blain, vingt-deux ans, qui tombera dans le Vercors en combattant, ou Madeleine Rifaud, qui, à dix-huit ans, abattit un Allemand rue de Solferino, ou Madeleine Vincent, responsable des gens armés du pays des Corons, Claude Gérard, avec le grade de commandant, l'un des responsables des maquis M.U.R. de la région R 5 (Limousin-Périgord), Valentine Bussière, vingt-deux ans, qui couvrit avec sa mitrailleuse un P.C. du maquis de Dordogne et s'écroula trouée de balles. Mais en

tenant compte que, sur les trois mille membres de mon réseau, environ 17 % étaient des femmes, dont 9 % moururent pour la France par rapport à nos pertes masculines, il est vraisemblable que ces éléments peuvent être les mêmes sur le plan national et même international allié. Donc la contribution des femmes combattantes volontaires au péril de leur vie est bien l'événement de la Seconde Guerre mondiale, superbement dépeint par André Malraux.

Il allait de soi que l'homme, bien qu'il fût comptable du désastre présent, mieux rodé aux subtiles techni-



Période clandestine.

ques de la conduite des hostilités en raison de son expérience militaire ou des postes élevés qui étaient partout les siens, remplit les fonctions de chefs de réseaux, de mouvements, de cadres supérieurs de l'armée secrète, et la femme de France non encore reconnue à part entière comprenait parfaitement qu'elle n'était à l'évidence que son exécutant et parfois son rempart, de toutes manières, enfin ! sa vestale inspirée, chargée d'entretenir et de propager le feu sacré, même si elle devait se sacrifier pour lui, comme tant le firent volontairement. De toutes les confidences que j'ai recueillies pendant cinq années terribles, de toutes les lettres souvent posthumes que j'ai reçues, j'ai acquies la sublime et reconfortante certitude que sa Résistance à elle, tout en tuant, il le fallait bien, a été un message d'amour.

Photos Marc Garanger.